

meur belliqueuse, vint à bout de se dérober au rude métier des armes, en s'attachant aux administrations militaires. En 1804 et 1805, il fut employé, à Turin, dans les bureaux de l'inspecteur aux revues, puis il partit pour l'Allemagne, en 1806, et fit, toujours en qualité d'employé à la suite de l'armée, la campagne entière de Prusse. Nous ignorons en quels lieux, et dans quelles occupations, il passa les années 1808, 1809 et 1810: ce que nous savons, c'est qu'il était à Lyon, sa patrie, en l'année 1811, et qu'à cette époque il fit partie d'une Société épicurienne, fondée par MM. Albertin, Montperlier, Félix Pitt et Bié. Dans le recueil publié, la même année, par cette société, figurent quelques chansons de Liénard, lesquelles trouvèrent des amateurs, et leurs gais refrains furent souvent répétés. Parmi les autres membres de cette Société épicurienne, on remarquait MM. Marchand et Carmouche. Ce dernier, venu à Paris, vers la fin de 1814, s'y est fait une réputation littéraire: depuis cette époque, sa muse spirituelle et féconde a l'honneur de fournir les théâtres du Vaudeville, des Variétés, du Gymnase et de la Porte St-Martin.

En 1815, après la seconde restauration, Liénard fit partie d'une Société des Amis des Muses et du Roi. Ce fut à peu près à cette époque qu'il prit possession d'un emploi dans les bureaux de l'administration de l'hospice de l'Antiquaille et qu'il se maria. Il paraît que cet emploi qu'il avait à l'Antiquaille, lui laissait assez de loisirs pour se livrer à ses goûts littéraires: il fut un des premiers qui prêta le secours de sa plume au sieur Galois, fondateur du journal du *Commerce*, journal non politique, mais qui se faisait lire alors, par son opposition tracassière aux actes administratifs de la préfecture et de la mairie. La coopération de Liénard à cette hostile feuille lui fit, dans le temps, de puissants ennemis,